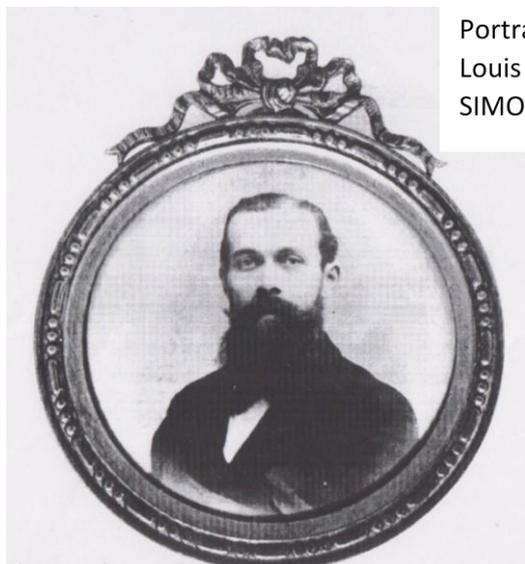


LE JOURNAL D'UN FONTENOIS-LES-DIJON PENDANT L'INVASION DE 1870

Conférence donnée le 5 décembre 2012 à l'Académie des sciences arts et belles lettres de Dijon par
Sigrid Pavèse



Portrait de
Louis
SIMON

La guerre de 1870 a fait l'objet de nombreuses études. Les événements fontainois durant la deuxième bataille de Dijon sont relativement bien connus mais rarement du point de vue des fontainois eux-mêmes.

Certes, il existe l'opuscule intitulé *Le monument funèbre de Fontaines-les-Dijon ou souvenirs pieux des combats des 21, 22 et 23 janvier 1871*. Il a été écrit et publié, en 1877, par un témoin de premier plan, François Merle, le curé de Fontaine, pour achever le monument funèbre, inauguré en 1876, mais, très malade, ce prêtre historien, n'a pu que consigner les discours prononcés pendant l'inauguration du monument. Ses infirmités nous ont privés de son récit des combats livrés autour de Fontaine où son attitude courageuse a été saluée par les mobiles eux-mêmes.

Cependant, bien qu'il étaye toutes ses notes sur des sources dûment citées, le curé Merle était prêtre, avant d'être historien, comme en témoigne son projet d'« accessoires » pour le monument funèbre, qu'il souhaitait surmonter du buste de saint Bernard. De plus, il était volontiers lyrique et moralisateur. Ses idées étaient nettement conservatrices et ses sympathies allaient à la monarchie.

N'ayant connaissance d'aucun autre témoignage direct écrit de la main d'un Fontainois, *le journal d'un bourguignon fontenois pendant l'invasion de 1870* est donc une contribution qui peut faire saliver tout historien local.

Pourquoi *le journal d'un bourguignon fontenois* est-il resté inédit jusqu'à ce jour. Quelles questions soulève ce *journal* ? Quel est son contenu.

I – POURQUOI UN DOCUMENT INÉDIT ?

A –LES CIRCONSTANCES DE LA MISE EN LUMIÈRE DE CE MANUSCRIT

En 2011, après l'assemblée générale des Amis du Vieux Fontaine, un compte rendu a paru, en novembre dans *Le Bien public*. Il y était dit, notamment, que Les Amis du Vieux Fontaine étaient toujours à la recherche d'archives pour mieux connaître l'histoire de la commune. Le 6 décembre 2011, j'ai reçu un courrier de Madame Christiane Chaumond, domiciliée rue de Lorraine, à Dijon, qui disait, en substance, que l'article paru dans *le Bien public* l'avait décidée à me confier une relation de la guerre de 1870 à Fontaine, rédigée par Louis Pierre SIMON, le père de son grand oncle. Elle ajoutait qu'elle était âgée et malade et ne pouvait se déplacer pour me présenter cet écrit.

L'historien est toujours en quête de sources. Dans une commune comme Fontaine, qui a toujours eu moins de 450 habitants jusqu'à la guerre de 14-18 et atteint 1 000 âmes en 1936, les documents sont suffisamment rares pour qu'on n'en néglige aucun. Si le nom de Chaumond ne me disait rien ; en revanche celui de Simon m'était familier. J'ai donc pris contact avec cette personne et nous avons convenu d'un rendez-vous pour le 2 janvier 2012.

Madame Chaumond, très affaiblie par la maladie et sachant sa fin prochaine, avait à cœur de savoir, si le manuscrit, qu'elle possédait, présentait un intérêt car elle pensait, qu'après elle, il risquait de ne pas être conservé. Elle m'a alors montré une chemise dans la laquelle se trouvaient deux feuilles pliées, à la manière des plans ou des cartes. Les parties recto/verso étaient couvertes d'écriture.

La manipulation était délicate car les pliures étaient usées et la pagination peu évidente. Je lui ai dit qu'il faudrait du temps pour examiner un tel document mais que, quel que soit le contenu, c'était un témoignage précieux. « Dans ce cas, m'a-t-elle répondu, je vous le donne. Faites m'en simplement une photocopie que je garderai. »

Passant sous silence les difficultés que n'allait pas manquer de poser une telle présentation, pour la lecture et pour la reprographie, je lui demandai si elle pouvait me dire quelque chose de l'auteur et me préciser son lien de parenté avec lui. De l'auteur elle ne savait rien. Elle m'expliqua qu'il s'agissait d'une parenté par alliance et, bien vite, je me perdis dans les oncles, grand-père, naissance hors mariage etc... Elle me dit alors qu'elle avait quelques indications sur l'état-civil des uns et des autres et elle me montra des feuilles volantes où elle avait pris des notes que je photographiais. C'est à partir de ces notes très succinctes, que j'ai pu reconstituer la généalogie de Louis Simon en essayant de me procurer des actes d'état-civil.

Je lui ai demandé si elle avait des photos. Elle m'a alors montré un cadre médaillon de Louis Simon, qui était sur un meuble et dont elle avait hérité, elle ne savait plus comment. Un portrait ! Je n'en espérais pas tant pour un Fontainois du XIX^e siècle ! Puis elle me fit savoir qu'elle avait aussi quelques photos des deux fils de Louis Simon, avec des documents marquant leur carrière. Une manne !

J'ai photographié tout ce qu'elle me présentait mais, ne voulant pas prolonger cet entretien pour ne pas la fatiguer davantage, j'ai pris congé et je ne l'ai jamais revue. Elle est décédée 6 mois plus tard, le 21 juin 2012.

Ce n'est donc pas sans émotion que je me remémore l'obtention de ce document, et combien, j'ai eu conscience qu'il fallait que je fasse vite pour dépouiller ce qu'elle m'avait remis afin de pouvoir la remercier, en quelque sorte, en mettant en valeur son document.

Dans un premier temps, j'ai pensé que les Amis du Vieux Fontaine pourraient publier la transcription du journal avec un commentaire mais, le moins que l'on puisse dire, c'est que mon projet n'a guère soulevé d'enthousiasme... A tout hasard, j'ai proposé le texte à l'Académie et il m'a répondu qu'elle ne publiait pas ce genre de document mais que, par contre, elle serait heureuse d'avoir une communication sur le sujet. Je ne m'attendais pas du tout à une telle proposition et j'ai accepté bien volontiers, trop contente de pouvoir faire quelque chose de ce papier avant qu'il n'aille dormir aux archives départementales, puisque Monsieur Moyses, à qui j'avais demandé s'il était preneur d'un tel manuscrit, malgré son état, a accepté d'emblée de le joindre aux autres documents détenus par les archives départementales sur la guerre de 1870.

Le premier intérêt de ce journal est donc le contexte de sa mise sur la place publique, avec le sentiment profond qu'ont des particuliers que certains documents personnels, dont ils ont hérité, ne leur appartiennent pas vraiment et ont une dimension, réelle ou supposée, telle, qu'ils ne doivent pas disparaître avec eux.

Le second intérêt est le côté aléatoire de cette transmission, sa fragilité et l'importance d'une histoire qui donne une part à chacun.

Le troisième intérêt est le rôle irremplaçable de la transmission orale dans les données factuelles. L'auteur de *Journal* nous est connu uniquement par la tradition familiale puisque le journal est anonyme.

B – QUI EST DONC CE BOURGUIGNONFONTAINOIS, AUTEUR DU JOURNAL?

Louis Simon, dont les parents, Louis Simon et Françoise Guichot, étaient vigneron à Fontaine, est né à Dijon le 4 juillet 1836. Son père était alors huissier à Dijon.

Au moment de son mariage avec Anne Viard, Louis Simon est instituteur à Athée.

Leur premier fils, Louis Eugène, naît un an plus tard, en 1861, à Athée, il deviendra colonel du génie puis général de brigade en 1919. On peut le voir sur une carte postale, qui illustrera des manuels d'histoire, montrant un avion à Joffre.

Son second fils, Paul, naît 10 ans plus tard, en 1871, à Fontaine, il sera rédacteur au journal *l'Information* à Paris et caricaturiste à ses heures.

Paul reviendra à Dijon où il sera nommé économiste de l'hôpital général et de l'hospice Sainte-Anne de 1912 à 1933. C'est par lui, que sera transmis le *Journal* à la donatrice, Mme Chaumont, car il était marié, en seconde noces, avec Marthe Dorey et Madame Chaumont est née Dorey.

A la naissance de son deuxième fils, Paul, Louis Simon est fondé de pouvoir de la maison Petit Jean à Marcilly. Il habite 5 bis rue des Templiers, à Fontaine, qui est la maison de sa famille maternelle et dont il héritera au décès de sa mère, Françoise Guichot. En 1876, il est recensé, à Fontaine, comme employé au génie militaire et cette fonction est peut-être une des clés du contenu

de son *Journal*. Il meurt à Liège, en Belgique, avec la profession d'employé, sans autre précision, et est inhumé, avec son épouse, à Fontaine, où sa tombe est toujours visible.

Les recherches montrent un personnage assez insaisissable, une véritable anguille qui multiplie les activités et on se demande bien ce qui l'a poussé à écrire le document qui nous occupe mais, avant il fallait pouvoir le déchiffrer.

II – LE DOCUMENT POSE UN CERTAIN NOMBRE DE PROBLÈMES

A – COMMENT LIRE CE MANUSCRIT ?

La première difficulté a consisté à se retrouver dans les pages. Le *Journal* en lui-même, se présente sous la forme de deux grandes feuilles, pliées en quatre ou en 5 dans le sens de la longueur, puis en deux dans le sens de la hauteur.

Il est écrit, soit sur une bande verticale, soit sur deux bandes à la fois. Heureusement, la chronologie facilite la lecture.

Par contre, le texte comprend de nombreux ajouts qui sont disposés tantôt dans le corps du texte, tantôt dans les marges et ne sont pas aisés à replacer dans la trame chronologique du récit. Par ailleurs, l'écriture est tellement irrégulière qu'on peut se demander si certains ajouts sont de la même main.

Quelquefois, l'auteur prend la précaution d'écrire « on dit », avoue son ignorance sur l'instant, puis un additif est mis, donnant la réponse. Cette présentation pose, d'une part, la question du moment de la rédaction de ce *Journal*, qui, à l'évidence, a été repris plusieurs fois après le premier jet, et d'autre part, la question des sources auxquelles puise l'auteur car Louis Simon n'a pas pu vivre tout ce qu'il raconte. Cette manière de faire pose aussi la question du mobile des corrections.

Il est probable que Louis Simon relate des choses vues ou entendues et que le texte est un croisement d'observations, de lectures de journaux, de témoignages et de récits rétrospectifs, qui l'ont amené à corriger, pour lui, ou pour un lecteur - on ne sait - des inexactitudes.

A cet égard, l'étude de l'écriture des noms propres est révélatrice. Ancien instituteur, Louis Simon écrit bien et sans faute. Cependant, les noms propres sont notés avec une certaine fantaisie comme « Maurcrète » par exemple. Selon toute vraisemblance, l'orthographe reflète une prononciation orale. La graphie de ces noms varie aussi au long du *Journal*. Dans les derniers jours du récit, ces noms sont corrigés par l'auteur, peut être parce que ces noms ont pu, entre temps, être lus et mémorisés. Ainsi, le 23 janvier, le nom de « Rizzioti » (Garibaldi) est rayé, puis réécrit « Ricciotti ». Ailleurs, les c sont repassés sur les z. Ces reprises rendent perceptibles un souci d'améliorer ce texte, mais dans quel but ?

B – A QUEL GENRE APPARTIENT CE DOCUMENT ?

Cette approche, je la dois à Pierre Lévêque, qui fut mon ancien professeur et que j'ai la chance d'avoir comme voisin. Lorsque je lui ai montré *le journal* de Louis Simon, accompagné d'une retranscription, il m'a tout de suite dit, après lecture et examen, que, malgré son titre, ce document n'était pas un journal, au sens où on l'entend traditionnellement. En une phrase, - pouvoir des

maîtres - il venait de m'ouvrir les yeux sur un aspect essentiel, qui allait me donner bien des clés, en me faisant réexaminer tout le texte sous ce nouvel angle.

Immédiatement, j'ai fait le rapprochement avec le « journal » de Michel-Hilaire Clément Janin, publié en 1873, pour la première partie, et en 1875, pour la seconde. Certes, le journal de Louis Simon n'a jamais été publié et il est beaucoup plus concis, puisque les deux tomes du journal de Clément-Janin comportent 326 pages. Cependant, les deux textes présentent de nombreuses similitudes sans que, pour autant, Louis Simon n'ait jamais plagié Clément-Janin.

Les bornes chronologiques sont les mêmes : octobre 1870 – mars 1871

Dans les deux documents, le cadre évènementiel est celui de la Côte-d'Or.

Comme dans le journal de Clément-Janin, le texte de Louis Simon n'est pas à la première personne du singulier, sauf une fois, à la date du 31 janvier : « Le canon tonne toute la journée », et, entre parenthèses : « Je n'ai pu en savoir le motif ». Est ajouté dans la marge avec un signe de rappel: « Les Prussiens s'avançaient sur Dijon qui leur était livré une deuxième fois ». Ce surgissement du « je », épaulé par un constant présent de narration, laisse donc transparaître que le *journal* de Louis Simon est, en partie, une écriture de l'instant.

Néanmoins, ce « je » est exceptionnel et, comme pour Clément-Janin, le *journal* de Louis Simon est un récit à la première personne du pluriel. Le « nous », indique clairement que tous deux se placent du côté bourguignon et plus particulièrement côte-d'orien, comme en témoigne la première phase du *journal* de Louis Simon: « Le jour où l'on apprit à Dijon que les Allemands avaient pénétré dans la Haute-Saône, il fut évident pour nous, que notre département allait être envahi ».

Mais, le rapprochement entre les deux documents, s'arrête là. Dans la préface de son ouvrage, Clément-Janin dit avoir voulu « raconter, aussi exactement que possible, les événements de 1870 dans la Côte-d'Or », « présenter les faits dans leur simplicité en laissant au lecteur le soin de les apprécier », « sans appréciation, ni louange, ni blâme ».

Louis Simon n'a pas écrit de préface à son journal. Le corps du texte ne fait ni mention du dessein qu'il a poursuivi avec cette entreprise, ni à qui son *Journal* s'adressait. Ce qui est certain, c'est qu'à la différence de Clément-Janin, son *journal* ne contient aucune reproduction de textes officiels et qu'il multiplie les jugements.

En définitive, le journal de Louis Simon comme celui de Clément-Janin ne correspond pas à l'idée que l'on se fait généralement du genre. Il ne s'agit pas du parcours d'une tranche de vie abondant sentiments, pensées et aventures de l'auteur. Le journal de Louis Simon, comme celui de Clément-Janin, répond à un besoin de relater des événements extérieurs, d'en conserver une trace, sans doute pour les comprendre, les expliquer. Par ailleurs, Louis Simon n'est pas non plus un narrateur personnage, même si, à deux reprises, on devine que le « Simon le fontenois », qu'il fait intervenir très brièvement n'est autre que lui-même. Ni mémoire, ni chronique, ni souvenir, ni autobiographie, ni journal, ni agenda, le journal de Louis Simon est une série de traces d'épisodes datés qui manifestent clairement positions et sentiments.

III – QUEL EST LE CONTENU DU JOURNAL de LOUIS SIMON?

A – UN ESPRIT PARTISAN

1. UNE CRITIQUE ACERBE

Louis Simon est critique vis-à-vis des comités de défense locaux ou des comités militaires départementaux, dont il juge les dirigeants vains et superficiels. Il brosse ainsi un portrait à charge du docteur Jules Laval, duquel il dit : « On ne s'improvise pas général. Monsieur Laval portait bien l'épée mais l'habit ne fait pas le moine. La Côte-d'Or ne tarda pas à voir, malheureusement, revivre ce vieux dicton. » 26 octobre : « Monsieur Laval, trompé sur les mouvements de l'ennemi, fait sauter le beau pont de Pontallier, coupant la retraite à 3000 de ses hommes ».

Louis Simon n'a pas de mots assez durs pour pourfendre la lâcheté des autorités et de certains militaires : 23 janvier : « Au début de l'action, le commandant des compagnies de Chagny, Rully etc., en Saône et Loire, Monsieur Morcrette, abandonne ses soldats, va se cacher au château de Pouilly et se laisse faire prisonnier tandis qu'il pouvait suivre ses soldats qui se repliaient devant des forces supérieures : une trahison de plus à enregistrer ! ».

L'auteur a une invincible mésestime pour le manque de combativité, l'inaction, la lenteur : 1^{er} février, « A Dijon, le chef de gare manœuvre avec une lenteur telle, que les trains, qui devaient être rendus à Chagny à sept heures du matin, étaient encore en gare de Dijon à huit heures. Un seul peut partir. Les Prussiens tirent dessus. Un franc tireur est tué. 42 wagons, deux locomotives et 1 500 fusils américains restent entre leurs mains. »

Louis Simon souligne aussi l'improvisation : 30 octobre : « Sans direction, les gardes nationaux allaient à l'aventure »

Il discrédite le commandement français, sa méfiance à l'égard de Garibaldi, « Dans nos sphères officielles, l'union n'existait nulle part. »,

Il stigmatise le manque d'appui des troupes régulières et de bons cadres, met également en avant le déséquilibre des forces et la combinaison des armes chez l'assaillant : 30 octobre, « La garde-nationale allait commencer, sans artillerie, la défense de Dijon ».

2. UN GOUT POUR L'HÉROÏSME

Il exalte le sursaut patriotique populaire : 30 octobre, « C'était l'insurrection, acharnée, implacable. »

Il met en avant le courage des volontaires qui n'avaient aucune expérience militaire et qui furent placés en première ligne. Il vante les actes de bravoure qui ont sauvé l'honneur : 18 décembre (bataille de Nuits-Saint-Georges), « Les légions du Rhône accourent et engagent, à la baïonnette, un combat des plus héroïques. Par trois fois, elles repoussent l'ennemi de la ville et ne quittent le champ de bataille qu'après l'avoir couvert de cadavres allemands »,

Il s'enthousiasme pour les exploits des Garibaldiens où les soldats sont confondus avec le chef : 23 janvier : « L'ennemi était tombé dans le piège. Ricciotti se lance sur lui, le fait replier et dans un élan sublime, à la baïonnette, précédé de deux décharges de mitrailleuse, enfonce la colonne, lui enlève un drapeau et poursuit son succès jusqu'à sept heures du soir. »

3. UNE CERTAINE CLAIRVOYANCE

Louis Simon est lucide sur les fautes stratégiques de Garibaldi, son aveuglement : 19 janvier, « Garibaldi commet une troisième faute stratégique en laissant passer à six lieues de Dijon, 40 000 Prussiens qui se portent sur Dôle. Espérons que Bourbaki saura réparer cette faute comme Crémier a su réparer celles de Prenois et Autun, où l'artillerie a, seule, été cause du succès ». Un ajout dans la marge indique : « Ces 40 000 hommes commandés par Manteuffel se sont portés, d'après renseignements donnés le 28 janvier, sur Pontarlier et ont coupé la retraite à Clinchant, successeur de Bourbaki, qui venait de se brûler la cervelle. La faute de Garibaldi a été irréparable. A cette faute s'est jointe l'erreur de l'intendance de Lyon qui a laissé, pendant cinq jours, notre armée de l'Est, sans vivre et sans munition » Avant la seconde bataille de Dijon, Louis Simon avait donc vu l'erreur stratégique de Garibaldi mais il gardait encore espoir. La retraite de Bourbaki puis de Clinchant a finalement sonné le glas de ses espérances.

Louis Simon montre bien aussi les peurs incontrôlables et ce, de part et d'autre : 18 décembre (Bataille de Nuits) : « L'ennemi était repoussé sur tous les points. Mais soudain nos troupes refusent de croire à leur victoire. Une terreur panique s'empare d'elles. Elles se replient sur Beaune. » ; 19 décembre « La même panique qui avait fait abandonner [aux nôtres] la ville de Nuits, la fit abandonner également aux Prussiens, à neuf heures du matin. »

Louis Simon pointe aussi la désorganisation, que provoque chez l'ennemi le harcèlement, tout en restant conscient que ces accrochages n'ont pas changé le cours de la guerre : 30 octobre (Combat de Saint-Apollinaire) : « Une vive fusillade s'engagea de part et d'autre. La colonne allemande resta une heure et demie sans oser avancer. »

B - UNE HISTOIRE SUBJECTIVE

1. LES PRUSSIENS NE SONT QUE DES SOUDARDS

Louis Simon insiste sur leur riposte vengeresse : 7 novembre, « Un ingénieur en chef est tué par un franc-tireur au moment où il donne des ordres au maire de Lamarche pour réparer un pont sur la Saône. Le village a en partie été brûlé. »

Il dénonce leur incorrection: 12 novembre, « L'armée allemande quitte Dijon en grande hâte pour gagner la Saône du côté de Pontailler. Elle laisse dans beaucoup de maisons, et particulièrement à la Préfecture, des traces de son passage d'une basse inconvenance. »

Il stigmatise leurs nombreuses exactions : 23 janvier, « A Pouilly, ils sortent d'une maison un adjudant-major blessé, l'étendent sur un bûcher et le brûlent. Le même jour, ils tuent une cantinière blessée, tombée entre leurs mains, et fusillent onze mobiles blessés ». D'une manière générale, Louis Simon n'entre pas dans les détails des atrocités. Il refuse les effets pathétiques faciles, mais il est sensible, aux incendies volontaires, aux pillages, qu'il signale régulièrement, aux lourdes réquisitions, aux destructions matérielles gratuites : 23 janvier, « les Prussiens se sont vengés de leur troisième échec en commettant à Norgues, à Savigny, les actes les plus effrayants : meubles, linges ont servi à alimenter leurs feux de bivouacs. Ce qui n'a pas été brûlé, a été brisé. Ces vandales ont poussé l'infamie jusqu'à couper, avec leurs sabres, les édredons, les lits de plume et à lancer dans l'air le duvet et la plume ».

Il met souvent en avant le traitement qu'ils ont infligé aux édiles : 10 novembre : « Arrestation des maires de Velars, de Ruffey, de Fleurey, parce que, dans leurs commune, des francs-tireurs avaient tiré sur des éclaireurs prussiens ». Louis Simon ne reconnaît aucune qualité à un ennemi qui le 27 novembre (Combat de Pasques) « s'est livré à des actes dignes brigands napolitains », ce qui ne manque pas de piquant pour des Prussiens affrontant Garibaldi...

2. LES PARTISANS DE L'EMPIRE SONT TOUS DES TRAITRES

Le *Journal* de Louis Simon, hostile à Napoléon III, qu'il surnomme satiriquement « Badinguet », illustre l'opposition entre républicains, d'une part, et bonapartistes, partisans de l'ordre, d'autre part.

Patriote et démocrate, Louis Simon n'hésite pas à accuser les partisans de l'Empire de collusion avec l'ennemi. Outré par certains comportements, il éprouve de violents ressentiments et est animé parfois d'une véritable fureur vengeresse. Il pointe comme traitres plusieurs propriétaires fontainois qu'il invective nominativement : le 1^{er} février, « Le Père Lhomme livre aux Prussiens sept barriques de cartouches que les soldats de Saône-et-Loire avaient oubliées. Il pouvait les cacher facilement. Sa conduite est digne d'un lâche. Il faut aussi vouer à l'infamie, des Piot, des Guichot-Mathey, des Regneau, des Sicardet Jean-Baptiste, des Lebert, des Lévêque, qui ont osé dire publiquement qu'ils aimeraient mieux voir les Prussiens que les Français (tous sont des amis de Badinguet, ex-empereur) ou, qu'à leur choix, ils aimeraient autant être prussiens que d'être français pourvu que leurs affaires n'en souffrissent pas... »

Il poursuit en écrivant que « l'ex maire, Bernard Gérard, a livré aux Prussiens 20 barriques de poudre » mais la ligne, restée parfaitement lisible, est barrée et annotée comme étant un « mauvais renseignement ». La mention de cette hypothétique compromission témoigne, à sa manière, des calomnies et des préventions nourries à l'encontre de ce maire, nommé par le pouvoir impérial depuis 1852. D'autres noms, par contre, ont été rayés jusqu'à traverser le papier et sont indéchiffrables posant à nouveau les questions du qui et du pourquoi ?

3. PETITS ARRANGEMENTS AVEC LES FAITS

Louis Simon donnent beaucoup de chiffres mais ils sont souvent exagérés... surtout quand il s'agit des pertes ennemies: 3 décembre (Combats de Châteauneuf), « Nos pertes ont été insignifiantes. Celles de l'ennemi ont été de 2 300 morts et blessés ». D'après Clément-Janin, la journée coûta aux Allemands 400 hommes ; tués ou blessés et aux Français 16 tués et 35 blessés. Peut-être, peut-on être indulgent pour le respect des proportions... Cependant, comme souvent, chez Louis Simon, l'épisode est relaté avec une relative pertinence car le nom des protagonistes est exact. La présence au cours de cet engagement du bataillon de Gironde, de la 1^{ère} et 2^e légion du Rhône, est attestée par les historiens. En dépit des inexactitudes, Louis Simon était relativement bien renseigné.

Des précisions, cependant, montrent une absence de ce bon sens dont il fait pourtant l'apologie: 18 novembre (combats de Nuits), « le Prince de Bade a été atteint par une balle, qui lui a percé la tête, en entrant par la joue et en sortant par la nuque à plus de 1 500 m du combat. Le colonel de l'artillerie badoise a déclaré que nos balles atteignaient l'ennemi à plus de 2 000 m ». Sans

être expert en balistique, de telles allégations relèvent de l'affabulation surtout quand on connaît la piètre qualité de l'armement de l'armée des Vosges.

Il fait aussi preuve d'un manque de rigueur certain quand il écrit : le 4 janvier, « Un nommé Grégoire, Prussien d'origine, expulsé de France en septembre 1870, mais rentré avec l'invasion, est accusé d'espionnage et d'avoir fourni des vivres à l'armée ennemie. Arrêté et convaincu de ces crimes, Grégoire est fusillé à Orgeux, quartier général de Crémer ». En fait, à Orgeux qui est bien le QG de Crémer, à cette date, c'est un berger Wurtembergeois, Georges Ambrunster, qui est fusillé parce ce qu'il coupait des fils télégraphiques, ce qui n'est quand même pas du tout la même chose. Le journal comporte ainsi de très nombreuses approximations, déformations et amalgames.

Par ailleurs, emporté par ses partis-pris, l'auteur transforme non seulement les faits mais certains propos, ainsi, dans sa proclamation aux habitants de Côte-d'Or du 30 janvier 1871, Garibaldi appelle à refuser une paix humiliante pour la France. Sous la plume de Louis Simon cette déclaration devient une « dénonciation des auteurs de la guerre et des personnes qui travaillent sournoisement contre lui et contre son corps d'armée ». Louis Simon s'appuie sur une source qui a bien existé mais qu'il interprète à sa façon.

C – UNE ÉCRITURE DÉPOUILLÉE

1. DES NARRATIONS BRÈVES ET CONCISES

Le style de Louis Simon n'a rien d'exceptionnel. Il rend compte de la réalité avec simplicité, en ne s'embarrassant pas de fioritures, mais il sait restituer une ambiance, faire vivre une scène avec un réalisme documentaire : 1^{er} février, « Un train venant de Chalon-sur-Saône, amenant de 1500 à 2000 mobiles, parut sur le chemin de fer à la hauteur de Perrigny. Par imprudence, il arrivait avec ses fanaux allumés. Une décharge d'obus le fit rétrograder. Ce furent les dernières volées de canon. Le feu cessa. Il était environ six heures du soir ».

De plus pour nous autres Bourguignon, Les images qu'il fait naître nous parlent, nous donnent une impression de familiarité, de proximité : 30 octobre : « Le champ de bataille s'étendait sur toute la demi-circonférence de la ville, à partir de la Porte Saint-Pierre jusqu'à la route de Langres », 3 décembre : (combats de Châteauneuf), « Beaucoup d'ennemis tombent sous nos balles et nos grenades. Un plus grand nombre est jeté à la baïonnette dans le canal de Bourgogne ».

2. UN HUMOUR SATIRIQUE

Frôlant l'humour noir, il manie l'ironie avec un certain bonheur : 28 octobre, « Un comité de défense, sous la présidence du colonel Fauconnet, décide, que... Dijon ne se défendra pas ».

Son humour s'apparente aussi au clin d'œil : on devine que Simon le Fontenois, arrêté le 20 novembre 1870 par des éclaireurs ennemis, puis relâché après interrogatoire, n'est autre que lui-même. Certes le jeu sur le nom et le prénom est facile, et on peut regretter que les circonstances de cette arrestation et le contenu de l'interrogatoire aient été passés sous silence.

5 jours plus tard, lors des combats de Velars, le même Simon le Fontenois est « mis en joue par une sentinelle avancée et il se sauve à travers champs et broussailles ». Cet aveu peu glorieux est

un cabotinage d'autant plus amusant que Louis Simon n'a de cesse de stigmatiser le sauve qui peut général.

Néanmoins, pour un bon mot, Louis Simon prend de sérieuses libertés avec les faits: 17 novembre, « Garibaldi bat dans le clos Vougeot une colonne ennemie forte de 7 000 hommes. 17 officiers tombent entre ses mains. Du nombre, est le fils du général Werder. Lettre de Garibaldi à Werder : « Tu m'as fait des prisonniers ; si, selon ton habitude, tu en fusilles un seul, je t'envoie, sur un plat, la tête de ton fils. » Werder se venge de cette lettre sur une glace de Venise, qu'il brise avec son casque. » Les lieux, la date, les chiffres, les personnes sont erronés. La lettre de Garibaldi et la réaction de Werder relèvent de la fantaisie, surtout avec la mention de la glace de Venise, mais avouez que cette anecdote, qui laisse l'historien dubitatif, est savoureuse.

CONCLUSION

En définitive, le journal de Louis Simon n'est pas un journal, il n'apporte pas de connaissances nouvelles sur les événements concernés et méconnaît des acteurs comme Bordone, Kettler qu'il ne cite pas.

A l'évidence, l'auteur n'a pas été un témoin oculaire, comme le curé Merle, des combats de Fontaine qu'il aborde à peine, mais sa perception correspond à l'analyse que beaucoup d'historiens ont faite des batailles de Dijon, ce qui nous fait regretter de ne pas en savoir davantage sur l'auteur, sur ses fonctions pendant l'invasion et sur le mode de rédaction de ce *Journal*.

Témoin souvent amer, Louis Simon brosse une série de portraits caustiques de ceux qui ont conduit au désastre de la capitulation et de l'armistice. De son propre rôle, il ne nous a laissé qu'une pirouette, mais grâce à son *Journal*, s'anime un vivant tableau local, mêlant patriotisme populaire, patriotisme blessé et tradition républicaine, où chaque pouce de terrain semble avoir été disputé par des volontaires français ou étrangers, mal équipés, mais déterminés à refouler l'invasion.